

César Cui

1835-1918

Ψ Ψ Ψ « Tristesse des choses ».

Mélodies en français. Tchaïkovski :

Six mélodies op. 65.

Mariam Sarkissian (mezzo-soprano),

Artur Avanesov (piano).

Suonicolori. Ø 2014. TT : 41'.

TECHNIQUE : 1/5



Fils d'un officier de Napoléon I^{er} resté en Russie lors de la déroute de l'armée impériale, César Cui a mis en mu-

sique de nombreux poèmes français. Les deux recueils *Opus 32* (1886) et *54* (début des années 1890), gravés ici pour la première fois dans leur intégralité, témoignent de sa culture littéraire, en phase avec son temps : Victor Hugo et Leconte de Lisle côtoient Coppée, Lahor ou Sully Prudhomme. Mais la comparaison avec Hahn (*Mes vers fuiraient*), Fauré (*Les Roses d'Ispahan, Ici-bas*), Chausson (*Le Colibri*) ne tourne pas à son avantage. Les salons d'autrefois devaient faire leur miel de l'absence de contrastes et de ces parties de piano accessibles à l'amateur. Cette joliesse peine à retenir l'attention aujourd'hui. A l'inverse, Tchaïkovski se contente pour son *Opus 65* de vers de mirilton que son inspiration réchauffe (il a fait mieux ailleurs).

Mariam Sarkissian a étudié dans sa ville natale de Moscou, à Erevan et à Paris. Sa prononciation du français, fort honorable, souffre toutefois de voyelles imprécises (trop ouvertes ou fermées selon les cas), de liaisons réalisées avec une application ostentatoire. La voix saine, homogène et bien timbrée, énonce son texte avec une intensité lyrique tout aussi homogène et ne parvient pas à nuancer le prosaïsme de Cui (elle caractérise mieux les Tchaïkovski).

L'accompagnement placide d'Avanesov fait les frais d'une captation épouvantable. Métallique, sans profondeur, l'instrument ressemble à un piano-jouet. Dernier bémol : le minutage radin. **Hélène Cao**

Gaetano Donizetti

1797-1848

Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Les Martyrs.

Joyce El-Khoury (Pauline),

Michael Spyres (Polyeucte), David

Kempster (Sévère), Brindley Sherratt

(Félix), Clive Bayley (Callisthènes),

Wynne Evans (Néarque), Opera

Rara Chorus, Orchestra of The Age

of Enlightenment, Mark Elder.

Opera Rara (3 CD). Ø 2014.

TT : 3 h 19'. Notice en anglais.

TECHNIQUE : 3,5/5



Les Martyrs, ce fut d'abord *Poliuto*, qu'Adolphe Nourrit rêvait de créer mais que la censure napoléonienne trouva sa-

crilège. Donizetti le révisa alors pour l'Opéra de Paris, Scribe se chargeant de retrecoter le livret adapté de Corneille par le fidèle Cammarano. La capitale française découvrit ainsi *Les Martyrs* le 10 avril 1840 : un « grand opéra en quatre actes » où l'Italien s'appropriait pour la première fois les codes du genre, avec scènes d'ensemble imposantes et ballet obligé, avant *La Favorite* (décembre 1840) et *Dom Sébastien, roi de Portugal* (1843). Comme dans *Les Huguenots* ou *La Juive*, le fanatisme religieux empêche l'accomplissement des individus – telle la Valentine de Meyerbeer, Pauline se convertit et partage le martyre de son époux.

L'œuvre quitta l'affiche après deux reprises en 1843. On ne l'entendit guère ailleurs, alors que *Poliuto*, souvent augmenté de pages des *Martyrs*, se maintenait plus ou moins ici et là, notamment à La Scala, où Maria Callas et Franco Corelli s'illustrèrent en 1960. Il a fallu attendre les années 1970 pour que Leyla Gencer redonne de l'éclat aux *Martyrs* – on peut trouver les *live*. Opera Rara ajoute donc une nouvelle rareté à sa série d'opéras donizettiens, toujours fidèle à son exigence d'authenticité : voici la version originale, rétablie par l'édition critique, comprenant même des passages supprimés avant la création, et remarquablement présentée. Une belle réalisation, grâce d'abord à la superbe direction de Mark Elder, qui prouve que ce genre d'ouvrage gagne toujours à être confié à un chef de talent. Le raffinement n'émousse jamais le sens du théâtre, le souffle du grand opéra n'est jamais pompierisme.

Vocalement, c'est selon. Joyce El-Khoury a la souplesse et la vaillance d'un soprano dramatique d'agilité, avec une maîtrise parfaite de l'émission et de la dynamique, en particulier dans l'aigu, et l'art du cantabile. Michael Spyres est un des rares ténors capables aujourd'hui d'assumer les rôles de Nourrit et de Duprez, par l'homogénéité de la tessiture – jusqu'à un spectaculaire contre-mi ! – et la subtilité du phrasé, un rien léger, seulement, pour les pages plus héroïques. Les clefs de *fa* se situent un cran en dessous : le Sévère de David

Kempster, même très stylé, garde un peu la voix en arrière et manque d'éclat dans le timbre ; ces défauts s'aggravent chez Brindley Sherratt, trop charbonneux pour la noirceur fanatique de Félix, le moins en phase avec la prosodie française. Malgré ces faiblesses, la version prioritaire des *Martyrs*. **Didier Van Moere**

Paul Dukas

1865-1935

Ψ Ψ Ψ Ψ La plainte au loin du

faune. Sonate pour piano.

Variations, interlude et finale sur

un thème de Rameau. Prélude

élégiacal sur le nom de Haydn.

Hervé Billaut (piano).

Mirare. Ø 2013. TT : 1 h 11'.

TECHNIQUE : 3/5



Après Laurent Wagschal (Timpani, cf. n° 620), place à Hervé Billaut : le cent cinquantième anniversaire de

Paul Dukas nous aura valu, à un an d'intervalle, deux nouvelles intégrales de son œuvre pour piano... qui tient sur un disque. Car le compositeur, impitoyable pour son maigre catalogue, n'a épargné que ces quatre partitions, d'une exigence, d'une qualité d'écriture exceptionnelles. *La Plainte au loin du faune* (1921), placée ici en exergue, donne le ton : une « étreinte fraternelle » entre le « grave » et le « sensualisme », dixit Maurice Emmanuel.

En attaquant la monumentale *Sonate en mi bémol mineur* (1901) avec moins de fermeté que Wagschal, Billaut se montre davantage sensible aux replis du discours, comme à ses fulgurances beethoviniennes. La maîtrise digitale, impressionnante, ne sacrifie pas les arrière-plans : le *fugato* à trois voix sur lequel débouche la chevauchée du *scherzo* jette ses points d'interrogation dans un « souterrain plein de mystérieuse horreur » (Blanche Selva), qui nous manquait chez Wagschal. Le finale proclame son premier thème syncopé sur un magnifique halo de lumière.

Si l'on reste un cran en dessous de l'interprétation raffinée de Tor Espen Aspaas (Simax), au détail plus fouillé et au trait plus net (le piano de Billaut sonne un peu trop rond), on admire ici la conduite polyphonique des lignes dans le finale, qui se ferme sur des bonds d'allégresse véritablement héroïques. On en trouve un écho dans la douzième et dernière des *Variations sur un thème de Rameau* (1903), qu'Hervé Billaut,

même sans avoir le ton conquérant d'Yvonne Lefébure (fabuleuse en 1935, cherchez-la sur YouTube), croque lui aussi à pleines dents.

François Laurent

RÉFÉRENCES : Aspaas (Simax), Hubeau (Erato) ; Lefébure (Solstice) pour les *Variations*.

Antonin Dvorak

1841-1904

Ψ Ψ Ψ Symphonies n°s 4 et 8.

Staatsphilharmonie Nürnberg,

Marcus Bosch.

Coviello (SACD). Ø 2014. TT : 1 h 16'.

TECHNIQUE : 3,5/5

TECHNIQUE SACD : 3,5/5



L'orchestre de Dvorak sonne souvent, ici, comme celui de Brahms et/ou de Bruckner. Il fait son effet. L'hy-

peractif Marcus Bosch secoue les partitions comme des bouteilles d'eau gazeuse qui, une fois débouchées, se muent en geyser instrumental. Gare tout de même : si la *Symphonie n° 4* – dont l'*Andante sostenuto* et *molto cantabile* se soutient de *Tannhäuser* – jaillit comme rarement, le maestro séduit surtout dans les moments de lyrisme (deuxièmes thèmes de l'*Allegro* et du finale). Les déferlements sonores manquent parfois de fond – la faute, peut-être, à une texture assez transparente (*Scherzo*).

La *Symphonie n° 8* suit la même ligne, fermement construite et bien proportionnée. Vigoureux, le premier mouvement s'achève au bord de l'emballement – réexposition et coda. Le chef passe ensuite un peu vite sur l'*Adagio* et l'*Allegretto grazioso* (à la coda grossière), et s'assure que la machine du finale tourne au poil – les rugissements (délibérément) grotesques des cors y paraissent symptomatiques d'une direction qui sacrifie trop souvent le contenu à l'effet.

Nicolas Deryn

RÉFÉRENCES : Talich (Supraphon), Silvestri (nos Indispensables) pour la 8^e, Kertesz (Decca) pour les deux.

Edward Elgar

1857-1934

Ψ Ψ Ψ Ψ The Dream of Gerontius.

Sarah Connolly (alto), Paul Groves

(ténor), John Relyea (basse),

Chœur de l'Opéra et Staatskapelle

de Dresde, Colin Davis.

Profil (2 CD). Ø 2010. TT : 1 h 34'.

Notice et texte de l'œuvre en

anglais et allemand.

TECHNIQUE : 4/5